

Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi:
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses:
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.
On me dit là-dessus: De quoi vous plaignez-vous?
De quoi? Voilà mes gens aussitôt en courroux;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux, et se soutiennent.
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
Ils sont de tous pays, du fond de l'Amérique;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,

et ces sortes de pensées qu'on appelle *conceits*. Cela a suivi immédiatement Malherbe. (Note de la Fontaine.)

¹ Vers de Malherbe. (Note de la Fontaine.) Ce vers n'est pas exactement ainsi; il se trouve dans la pièce intitulée *Récit d'un berger, au ballet de Madame, princesse d'Espagne*, douzième strophe :

La terre en tous endroits produira toutes choses :
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses.
Oeuvres de Malherbe, I. VI, p. 197, édit. 1683, in-12.

² Il a prêché d'exemple.

³ VAR. Dans les *Oeuvres posthumes*, dans les *Oeuvres diverses*, et dans toutes les éditions, on lit :

Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amérique.

Cette version absurde ne pouvait être corrigée qu'en ayant recours à l'édition originale, qu'aucun éditeur n'a connue avant nous. Les sens du vers est que le goût et le bon sens sont de tout pays, et peuvent se trouver même au fond de l'Amérique, où il se formera des savants comme ailleurs, si on y mène un rhéteur habile et bon critique, un Quintilien; mais la phrase est incorrecte, trop concise, et obscure.

En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre;
Des bergères d'Urfé¹ chacun est idolâtre :
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet.
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience; et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

XXII. — A M. DE VENDÔME².

1691.

Prince³, qui faites les délices
Et de l'armée et de la cour,

¹ La Fontaine avait une grande admiration pour Platon; et dans l'avertissement des *Ouvrages de prose et de poésie* qu'il a publiés en commun avec de Maucroix, il a très-bien apprécié le caractère particulier de ses Dialogues. C'est précisément l'auteur que Perrault déprécie le plus dans son poème sur le Siècle de Louis le Grand, p. 2.

² Je crois que la Fontaine entend par là le théâtre ordinaire où l'on jouait la comédie et la tragédie, et le théâtre de l'Opéra, inconnu aux anciens.

³ Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*. Le goût a bien changé depuis. On ne lit plus guère aujourd'hui cet auteur, dont nos pères étaient idolâtres.

⁴ Louis XIV avait, en 1677, chargé Racine et Boileau d'écrire l'histoire de son règne, et leur avait donné à tous deux une pension à cet effet. Pellisson avait déjà commencé cette histoire, et le roi avait été si satisfait de ce commencement, qu'il lui avait donné l'ordre de continuer, et lui avait accordé à cette occasion ses entrées, et une pension de six mille livres. Mais madame de Montespan eut une affaire au conseil d'état pour un droit sur les boucheries que le roi lui avait concédé. Pellisson fut chargé du rapport, et lui fit perdre son procès. Madame de Montespan, pour s'en venger, fit donner à Racine et à Despréaux les charges d'historiographes. Pellisson fut par là dégoûté de continuer la tâche qu'il avait entreprise. Racine et Despréaux ne s'y adonnèrent jamais sérieusement; et Louis XIV, avec ses trois historiographes, n'eut pas un historien.

⁵ On n'avait encore, dans l'ode, surpassé, ni même égalé Malherbe. Mais Jean-Baptiste Rousseau allait bientôt paraître : il avait seize ans lorsque la Fontaine écrivait cette épître.

⁶ Pour les éclaircissements relatifs à cette épître, consultez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 330.

⁷ Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, né le 4^{er} juillet 1634, mort à Tignaros, en Catalogne,

Du vieux soldat et des milices,
Et de toute la gent qu'assemble le tambour,
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
Il n'est pèlerinage où nous n'ayons songé :
Que si personne n'a bougé,
C'est que le monarque lui-même
Rassura d'abord les esprits;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.
Sans cela tout était perdu :
Le poète avait l'air d'un rendu.
Comment l'un d'un rendu? D'un ermite,
D'un Santoron, d'un Santena¹,
D'un déterré, bref, d'un qui n'a
Vu de longtemps plat ni marmite.

Il semblait, à me voir, que je fusse aux abois.

Fiubet², auprès de Gros-Bois,
Tient contenance moins contrite :
Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie :
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,

Des gens pour le servir; le nécessaire enfin;

Un peu d'agréable; et lui fin.

Cet exemple est fort bon à suivre :

J'en sais un meilleur; c'est de vivre.

Car est-ce vivre, à votre avis,

Que de fuir toutes compagnies,

Plaisants repas, menus devis,

Bon vin, chansonnettes jolies,

En un mot, n'avoir goût à rien?

Dites que non, vous direz bien.

Je veux de plus qu'on se comporte

Sans faire mal à son prochain;

Qu'on quitte aussi tout mauvais train :

Je ne l'entends que de la sorte.

Tant que votre altesse, seigneur,

Et celle encor du grand prieur,

Aurez une santé parfaite,

le 14 juin 1712. Il était fils de Louis, duc de Vendôme, et de

Laure Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

¹ Vendôme était extrêmement aimé du soldat.

² Ce fut le roi qui annonça à Paris la nouvelle de la guérison

de M. de Vendôme.

³ D'un homme qui est rendu, fatigué.

⁴ Deux officiers qui s'étaient retirés à la Trappe, Santena y

entra en 1691. C'était un Piémontais qui avait un régiment d'in-

fanterie en France.

⁵ Gaspard de Fiubet, conseiller au parlement, chancelier de

la reine, et conseiller d'état ordinaire du roi, né en 1628, mort

le 10 septembre 1694. Il se retira aux Camaldules de Gros-Bois

en juillet 1691, après la mort de sa femme. Pour les détails qui

le concernent, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de*

la Fontaine, troisième édition, 1824, in-8°, page 351.

Je renonce à toute retraite.
Mais, dès qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vite à Saint-Germain de la Truite¹.
Frère servant d'un autre ermite,
Qui sera l'abbé de Chaulieu².
Sur ce, je vous commande à Dieu.

XXIII. — A M. DE VENDÔME³.

1691.

Quand on croyait la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait, sous les ordres d'un roi
Né pour donner au monde entier la loi,
Sage et puissant, grand sur mer et sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succès, depuis plus de trente ans;
Très-bien servi par tous ses combattants,
Craint au dehors, au dedans chacun l'aime,
Tout se soumet à son pouvoir suprême.
Or je croyais devoir m'étendre sur ceci;
Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un roi tel qu'est le roi notre sire!)
Avec des mots d'estime et d'amitié;
Et je n'en dis encor que la moitié.

Venons au fait. En Piémont notre armée,
Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complètement a battu l'ennemi,
Et la victoire a pris notre parti.
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le prince a bon droit se repose :
Ce général n'a guère son pareil;
Bon pour la main, et bon pour le conseil.
De vous, seigneur, on en peut autant dire;
Et quelque jour je veux encor l'écrire :
C'est mon dessein. Sur ce, je finirai,
Vous assurant que je suis et serai
De votre altesse humble et servant poète,

¹ Prieuré de l'abbé de Chaulieu.

² Guillaume Anfré de Chaulieu, connu par ses poésies, naquit au château de Fontenay, dans le Vexin français, en 1639, et mourut le 27 juin 1720, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il était chargé de payer à la Fontaine la pension que lui faisait le duc de Vendôme. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 500.

³ Voyez les éclaircissements relatifs à cette épître, dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 554.

⁴ Victoire de Staffarde, le 18 août 1690, dans laquelle Catinat défait l'armée du duc de Savoie. Villefranche fut prise le 22 mars 1691, et Nice le 31 du même mois.

Qui tous honneurs et tous biens vous souhaite.
Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor :
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas : aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre ;
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savais quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirais de la meilleure grâce
Que j'en dis onc : grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.
Qu'y ferait-on, seigneur ? Je me console,
Si vers Noël l'abbé² me tient parole.
Je serai roi : le sage l'est-il pas ?
Souhaiter l'or, est-ce l'être ? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte :
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

XXIV. — A M. GIRIN.

DÉCISION GRAMMATICALE SUR CETTE QUESTION :

DOIT-ON DIRE SANS ESPRIT OU SANS DE L'ESPRIT ?

SANS ESPRIT c'est la phrase, et non SANS DE L'ESPRIT :
Je tiens ce dernier condamnable ;
Et l'auteur du rondeau l'avait trop bien écrit
Pour soutenir un point si fort insoutenable.
Il affaiblit par là ses cinq vers les plus beaux :
Le sens, la chute, et tout m'y paraît admirable.
Il finit par un mot constant et véritable :
C'est que l'esprit fait tout. Nul de nos jouvenceaux
Ne doit sans celui-là fréquenter chez les belles,
Ni se présenter aux ruelles.
Or celui-là s'entend parfois en deux façons.
L'un dira, c'est l'esprit ; c'est l'argent, dira l'autre.
Pour moi, mon avis est que tous les deux sont bons.
Un siècle fait comme le nôtre
Veut de l'argent, et veut qu'on le donne à propos.
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme :
Tout devient happelourde entre les mains des sots.
Bref, avec de l'esprit on va jusques à Rome.

¹ Jamais.

² L'abbé de Chaulieu, chargé de faire toucher à la Fontaine la pension que lui faisait M. de Vendôme.

³ M. Girin, contrôleur des finances à Grenoble, envoya un rondeau à M. de la Fontaine, pour savoir de lui si l'avant-dernier vers, qui était,

Sans de l'esprit, c'est peu de chose
Que d'être beau,

se devait mettre avec ou sans article. Il le fit juger d'une gageure considérable que l'on avait faite à Grenoble sur cela. M. de la Fontaine lui fit réponse, et écrivit les vers suivants au bas de sa lettre. (Note de l'édition des Œuvres posthumes.)

Si SANS DE L'ESPRIT était bon,
Voici l'unique occasion
Où je pourrais lui trouver place.
SANS DE L'ESPRIT, dirais-je, on ne peut faire un pas.
Mais par malheur, quoi que l'on fasse,
SANS DE L'ESPRIT ne se dit pas.
L'idiome gascon souffrirait cette phrase.
SANS ESPRIT paraît faible aux gens du Dauphiné ;
SANS DE L'ESPRIT a plus d'emphase,
Mais tout Paris l'a condamné¹.
Cependant tout Paris n'est pas toute la France :
Votre province veut peut-être une éloquence
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'auteur en vos cantons peut soutenir la chose,
Et près des tribunaux que la Garonne arrose
Se sauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point ici pour un oracle ;
Et sans chercher si loin, Grenoble en possède un :
Il sait notre langue à miracle ;
Son esprit est en tout au-dessus du commun.
C'est votre cardinal² que j'entends : ses lumières
Dédaignent, il est vrai, de semblables matières.
Je ne vous tiens pas gens à lui lire ceci ;
SANS DE L'ESPRIT je crois que l'on le pourrait faire
Ballades et rondeaux, ce n'est point son affaire.
A l'égard du salut, unique nécessaire,
Il n'est point de difficulté
Qui ne doive occuper en pareille occurrence,
Non-seulement son éminence,
Mais même encor sa sainteté.

¹ Pourtant Boileau nous apprend, dans une de ses lettres à Brossette (t. IV, lettre cxii, p. 3091), que cette question, longtemps après (en 1701), était encore indécise. Il dit, en parlant de l'Académie de Lyon : « Je vois bien qu'il s'agit dans vos conférences d'autre chose que de savoir s'il faut dire : *Il a extrêmement d'esprit*, ou *Il a extrêmement de l'esprit*. » Au sujet de cette locution, l'abbé Tallemant, un des principaux coopérateurs du dictionnaire, a fait cette remarque : « Il est certain qu'on dit *Il a extrêmement d'esprit*, et non pas *Il a extrêmement de l'esprit*. L'Académie néanmoins se trouve partagée. L'usage et l'oreille feront toujours douter de beaucoup de façons de parler. » (Remarques et décisions de l'Académie, par L. T., 1698.) L'usage aujourd'hui n'est plus douteux, et a confirmé la décision de la Fontaine.

² Le cardinal le Camus, homme de beaucoup d'esprit, avec lequel la Fontaine était fort lié. Etienne le Camus naquit en 1632 : d'abord aumônier du roi, il vécut à la cour en aimable débauché ; mais il se convertit, fut nommé évêque de Grenoble en 1671, et mena dans son diocèse la vie des premiers apôtres. Il reçut le chapeau de cardinal en 1686, et mourut à Grenoble le 12 septembre 1706, après avoir laissé tout son bien aux pauvres. Voyez des détails sur ce qui le concerne, dans l'Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine, troisième édition, 1824, p. 410.

POÉSIES DIVERSES.

I. IMITATION

D'UN LIVRE INTITULÉ :

LES ARRÊTS D'AMOURS¹.

1665.

Les gens tenant le parlement d'Amours
Informaient, pendant les grands jours²,
D'aucuns³ abus commis en l'île de Cythère.
Par-devant eux se plaint un amant maltraité,
Disant que de longtemps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté :
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts, et des promenades ;
Item, mainte collation,
Maint bal, et mainte comédie ;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion ;
S'est tourmenté le corps et l'âme,
Sans pouvoir obliger la dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant, conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.

Fut allégué d'autre part à la cour :
Que plus la dame était cruelle,
Plus elle avait d'embonpoint et d'attraits ;
Que, perdant ses appas, l'Amour perdait ses traits ;
Qu'il avait intérêt au repos de son âme ;
Que quand on a le cœur en flamme
Le teint n'en est jamais si frais ;
Qu'il était à propos pour la grandeur du prince
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fût mille soupirants sans faire un bienheureux,
Dormit à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes ;
Que souffrir tel procès était un grand abus,
Et que le cas méritait une amende :
Concluant, pour le surplus,
Au renvoi de la demande.

¹ C'est une imitation des *Arrêts d'Amour* de Martial d'Auvergne. Voyez l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine, troisième édition, 1824, p. 451.

² Les tribunaux des grands jours étaient des espèces de cours d'assises, composées de juges délégués par le parlement dans les provinces du royaume, sous le bon plaisir du roi, pour amender et corriger les abus commis par les juges subalternes.

³ De quelques-uns. Notre poète s'est fréquemment servi du mot *aucuns* en ce sens. Voltaire l'a aussi employé.

Le procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La cour, leurs moyens entendus,
La renvoya, permis d'être cruelle,
Avec dépens et tout ce qui s'ensuit.
Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter était tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux.
Qui prend se vend⁴ ; mais l'intérêt du prince,
Souvent plus fort qu'aucunes lois,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

II. LE DIFFÉREND

DE BEAUX-YEUX ET DE BELLE-BOUCHE⁵.

1671.

Belle-Bouche et Beaux-Yeux plaidaient pour les honneurs
Devant le juge d'Amathonte.
Belle-Bouche disait : Je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De Beaux-Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés, et nos charmes.
Que dis-je ? notre emploi ! J'ai bien plus d'un métier ;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :
De bon cœur je le laisse à Beaux-Yeux tout entier.
Je satisfais trois sens ; eux, seulement la vue.
Ma gloire est bien d'autre étendue ;
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle-Bouche fait des soupirs
Tels à peu près que les zéphyr
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant :
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit Beaux-Yeux se tourmenter :

⁴ Proverbe plus certain en matière d'amour, dit Martial d'Auvergne, qu'en toute autre chose. Il y a encore cet autre proverbe : *Femme qui donne s'abandonne*. Au reste, la reine Éléonore a prononcé, dans une cause semblable, comme la Fontaine. Voyez Raynouard, *Poésies des Troubadours*, t. II, p. cxv.

⁵ Nous avons trouvé dans le *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, 1638, petit in-12, chez Charles de Sercy, p. 265, une pièce intitulée *Dialogue des yeux et de la bouche*, qui est indubitablement celle que la Fontaine a imitée. Il n'y a sans doute fort embellie : on y trouve cependant des pensées fort ingénieuses, qu'on regrette qu'il n'ait pas employées.